Les esclaves et leurs rançons chez les barbaresques (fin XVIII^e - début XIX^e siècle)

Daniel Panzac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/47>

DOI : 10.4000/cdlm.47

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2002

Pagination : 99-118

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Daniel Panzac, « Les esclaves et leurs rançons chez les barbaresques (fin XVIII^e - début XIX^e siècle) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 65 | 2002, mis en ligne le 15 octobre 2004, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/47> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.47>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Les esclaves et leurs rançons chez les barbaresques (fin xviii^e - début xix^e siècle)

Daniel Panzac

- 1 Henri Bosco, dans sa préface aux *Corsaires de Salé* de Coindreau, écrit :

Pour le vulgaire, le Turc, le Maghrébin, le Barbaresque, appartiennent à une seule nation : celle des écumeurs de mer. Vu de loin, tout le littoral africain, de Salé à Tunis, forme, d'un seul tenant, la patrie des pirates. Terrible pays, certes, mais par là favorable à la légende¹.

- 2 Et de fait, des *Fourberies de Scapin* de Molière (1671) à *l'Italienne à Alger* de Rossini (1813), l'esclavage chez les Barbaresques a hanté pendant des siècles l'imaginaire des Européens. Mon propos ici est de mieux cerner celui-ci en le définissant de façon plus précise et en tentant d'en évaluer l'importance et ses conséquences financières grâce à des données quantitatives dont on dispose pour la fin du xviii^e et le début du xix^e siècle.

I - Le cadre de l'esclavage¹ - Pirates ou corsaires

- 3 Au moment de présenter concrètement les résultats de l'activité des corsaires barbaresques, il est utile de présenter, a contrario, ce que sont les pirates que l'on rencontre, assez fréquemment, à cette époque, en Méditerranée. Voici par exemple la lettre que le vice-amiral Burgues-Missiessy, commandant la Marine à Toulon, envoie à la Chambre de Commerce de Marseille le 19 août 1806 :

Je suis informé, par une lettre que je viens de recevoir d'Alger, que plusieurs barques de pirates à pavillon noir croisent dans la Méditerranée et qu'elles y font les plus grands ravages. On m'assure qu'elles ont déjà saccagé divers bâtiments dont elles ont massacré les équipages. Un enfant d'un bateau catalan est parvenu à se sauver dans une chaloupe où les pirates l'avaient cru mort parmi les autres matelots tués. Deux de ces barques sont déjà reconnues : l'une est mâtée d'un seul mât, portant 3 canons et 30 hommes d'équipage ; et l'autre est un brigantin portant 10 canons et 50 hommes d'équipage. On les présume sorties du Golfe Adriatique. Je m'empresse, Messieurs, de vous aviser de cette funeste nouvelle afin que vous lui

donniez la plus grande publicité possible et que nos navigateurs puissent se tenir sur leurs gardes et se méfier de la rencontre de ces scélérats.

- 4 Tout y est : le pavillon noir, une origine incertaine, le saccage du bateau et surtout le massacre des équipages pour ne laisser aucune trace, enfin, ce qui peut paraître surprenant à première vue, la provenance de la lettre, Alger.
- 5 Des descriptions détaillées des navires de pirates circulent ainsi comme cette liste de sept bâtiments dans laquelle l'auteur précise en outre que *"les armements 6 et 7 sont commandés par des Turcs, leurs équipages sont partie turcs et le restant un ramassis de Maniottes et autres Grecs insulaires"*.
- 6 Il n'est pas question de prétendre qu'à côté de ces forbans, les corsaires barbaresques soient des marins policés aux méthodes délicates mais, tout en les craignant, les contemporains font parfaitement la différence entre les deux espèces de coureurs de mer².
- 7 Il convient donc de souligner la différence, essentielle, entre le *pirate* "sans foi ni loi" et le corsaire qui, au Maghreb, n'existe précisément qu'en vertu de la foi et en respectant la loi. La course repose, en effet, sur deux principes fondamentaux : elle est une des formes militaires de la guerre pratiquée par le Maghreb contre les Etats chrétiens, ce qui lui confère une dimension à la fois légitime et religieuse ; elle s'exerce dans un cadre défini par un Etat assez fort pour en édicter les règles et en contrôler leur application.

2 - Le cadre légal

- 8 Les années 1798-1799 connaissent un essor spectaculaire de la course, ici algérienne. Malgré le nombre de prises effectuées, les corsaires n'attaquent que les navires des pays avec lesquels ils se considèrent en guerre.
- 9 On sait que le motif généralement invoqué est le non respect des clauses, réel, mais parfois supposé, d'un traité passé antérieurement avec cet Etat. C'est le cas ici de l'Espagne, de Naples et des Etats-Unis. La situation de Gênes est quelque peu différente dans la mesure où cette république a vu son statut politique modifié lors de la campagne d'Italie de Bonaparte donnant à la Régence l'occasion de se considérer comme déliée d'avec les anciens accords. C'est particulièrement vrai pour les navires de l'ancienne république de Venise dont 15 des 22 navires identifiés comme vénitiens sont désormais autrichiens, sans qu'ils soient reconnus comme tels par les Algériens afin de pouvoir s'en emparer.
- 10 En l'absence d'informations complémentaires, on peut supposer que les navires, désignés à la même période comme "grecs" dans le registre des prises, viennent probablement des îles Ioniennes. Cet archipel était vénitien jusqu'en 1797, avant de passer sous la domination française. En les considérant comme "grecs" et non comme français, comme ils tenaient pour "vénitiens" ceux qui étaient devenus autrichiens, les corsaires algériens pouvaient les déclarer *"de bonne prise"*. Dans ces conditions, 29 des 55 navires identifiés et capturés en deux ans, soit la moitié d'entre eux, sont d'anciens bâtiments vénitiens.
- 11 On a noté que les Régences ne sont jamais en paix en même temps avec tous leurs adversaires potentiels afin de conserver les corsaires en haleine et maintenir une certaine pression sur les autres pays. Si les choses s'arrangent rapidement avec les Autrichiens, les Français, les Espagnols et les Américains, le royaume de Naples, demeure, jusqu'en 1805, pratiquement le seul adversaire d'Alger.

- 12 A partir de 1806, le trône de Naples est occupé d'abord par Joseph, frère de l'empereur Napoléon, puis en 1808, par Murat son beau-frère. Les accords qui régissent les relations entre la France et Alger, mettant notamment les navires français à l'abri des corsaires, s'appliquent désormais aussi aux navires napolitains et ceux-ci disparaissent du registre des prises jusqu'en 1815. Ils sont remplacés les années suivantes par des Portugais, des Siciliens, un Sarde, des Tunisiens et des Grecs. La poursuite des navires portugais s'arrête après la signature d'un traité en 1810 qui prévoit, outre le rachat des captifs de cette nation, le versement d'une importante indemnité.
- 13 Si le Piémont et Naples sont désormais considérés comme français, leurs provinces insulaires, la Sardaigne et surtout la Sicile, demeurées libres sous protection britannique, sont, par contre, tenues pour territoires hostiles et leurs bâtiments poursuivis.

3 - Course et religion

- 14 Dans les relations entre l'Europe et le Maghreb, la guerre de course était, pour les musulmans d'Afrique du Nord, un des aspects de la guerre qu'ils menaient contre les chrétiens. Fondées pour lutter contre la Reconquista ibérique, puis partie prenante dans les grandes guerres navales qui, au XVI^e siècle, opposent les flottes hispano-italiennes aux flottes ottomanes, les marines des Régences poursuivent le même combat, aux XVII^e et XVIII^e siècles, sous des formes adaptées aux circonstances et à leurs capacités.
- 15 La supériorité navale de l'Europe en Méditerranée, étant largement établie à la fin du XVI^e siècle, les capitaines maghrébins cherchent à éviter l'affrontement avec les navires de guerre européens et s'attaquent surtout aux faiblesses de leurs adversaires, bâtiments de commerce ou zones côtières mal protégées.
- 16 Les Régences subissent les conséquences de leurs activités : disparition à peu près complète de leur commerce maritime, attaques de représailles contre les populations côtières, bombardements navals des ports et surtout des capitales. Il s'agit donc bien de guerres, exacerbées de part et d'autre par le fait religieux, où l'esclavage est pratiqué par les deux camps.
- 17 Dans les Régences, les corsaires sont les héros de l'Islam, ils pratiquent le *djihâd* et sont, aux yeux de la population, des *mudjâhid*, des combattants de la foi, des *ghâzi*, des soldats qui vont porter la guerre chez les Infidèles. C'est donc dans cette atmosphère d'exaltation religieuse que se déroulent les campagnes de course :
- En sortant du port, il [*le raïs*] tire un coup de canon pour saluer la maison du dey, et lorsqu'il est en dehors, il en tire un autre en l'honneur du santon en grande vénération, enterré dans la partie du nord, près de la porte de Bab el Oued ; on le nomme Sidi 'Abd al-Rahman.
- 18 Les départs groupés sont également évoqués :
- "Le 4 redjeb 1227 (1812), sont partis d'Alger, neuf bâtiments, grands ou petits ; que Dieu leur donne le salut pour compagnon et qu'il leur rende la route facile. Ainsi soit-il ô Dieu protecteur des musulmans".
- 19 La présentation des retours, surtout s'ils sont bénéfiques, se fait, elle aussi, dans le même esprit :
- "Par la grâce du Très Haut, six navires de guerre d'Alger, boulevard de la Guerre Sainte, sont entrés dans l'Océan et y ont capturé quatre bâtiments".
- 20 La libération des esclaves musulmans s'effectue de deux façons différentes: les accords diplomatiques entre un Etat musulman et une puissance européenne prévoient

généralement un échange de captifs qui est rarement suivi d'effet, c'est pourquoi le rachat des captifs, considéré comme une oeuvre pieuse, est vivement encouragé. Les quêtes dans les mosquées, les legs, l'affectation d'une partie des revenus des fondations pieuses, les *waqf*-s appelés *habous* au Maghreb, en sont les formes les plus répandues. Naturellement, des intermédiaires, appelés *al-fakkâk*, sont indispensables. Ce sont de quasi-professionnels qui ont une certaine connaissance des langues européennes et circulent de part et d'autre de la Méditerranée.

- 21 Pour mener à bien ces difficiles tractations, certains sont amenés à résider plusieurs années en terre chrétienne tel Abd al-Hêdi al-Hâfi à Malte au XVIIIe siècle pour le compte du sultan du Maroc. A l'occasion, les négociants musulmans servent également d'intermédiaires grâce à leurs relations avec leurs homologues chrétiens et leurs capacités à avancer les fonds si nécessaire. Inutile de préciser qu'ils sont avant tout au service des captifs les plus solvables.
- 22 La politique de libération des esclaves connaît un essor considérable dans la seconde moitié du XVIIIe siècle grâce aux initiatives du sultan du Maroc, Sidi Mohammed Ben Abdallah (1757-1790), qui utilise la délivrance des captifs, chrétiens et musulmans, comme un levier diplomatique. Sur cette base, il signe toute une série de traités de paix et de commerce avec différents Etats européens.
- 23 Animé d'un réel esprit de piété et désireux de réduire le prestige du dey d'Alger, d'acquiescer l'amitié de Tunis et de Tripoli et de se rapprocher du sultan ottoman, le souverain du Maroc s'efforce de racheter les musulmans captifs à Malte. Après un premier échec en 1782, il parvient à racheter 600 esclaves en 1789 sur la base de 450 riyals ou piastres fortes d'Espagne, par tête. Le 3 juillet de cette année, 57 Marocains et 7 autres Maghrébins s'embarquent pour Tanger et le 20 août, 536 musulmans partent pour Istanbul sur deux bâtiments français et un ragusain.
- 24 Les négociations avaient duré 17 mois.

II - La capture

- 25 A quoi servent les captifs ? Avant tout à obtenir des rançons. Si le mythe a survécu, la réalité des chrétiens ramant jusqu'à épuisement sur les galères d'Alger, de Tunis ou de Tripoli a disparu au commencement du XVIIe siècle avec la substitution des vaisseaux aux galères.
- 26 Quant à l'exploitation de la main d'oeuvre servile dans les ateliers ou les exploitations rurales maghrébines, elle est au demeurant rares et limitées aux hommes possédant de réelles compétences comme le raconte le Hollandais Gerrit Metzson décrivant l'arsenal d'Alger vers 1815. La main d'oeuvre est surtout composée d'esclaves affectés, en principe, à des tâches en rapport avec leurs compétences réelles ou supposées :

Les artisans tels que : forgerons, maçons, charpentiers, fabricants de voiles, et tous ceux ayant un travail fixe, se rendaient à leur atelier ; les autres étaient divisés en petits groupes et obligés, sous le contrôle d'un argousin, de faire les travaux les plus durs, comme de décharger les bateaux ou chercher et traîner de lourdes pierres [pour renforcer la digue du port], ce qui se passait rarement sans une pluie de coups de bâtons...Un des secrétaires me conduisit vers l'atelier des voiles où une trentaine d'esclaves, tous chefs ou pilotes de petits bâtiments, étaient en train de travailler, tandis que les capitaines des plus grands bateaux étaient, en général, libérés sur parole, grâce aux consuls ³.

1 - Les razzias à terre

- 27 Les côtes sont victimes des corsaires qui y effectuent des débarquements de très courte durée, quelques heures au plus, pour y razzier les habitants surpris. Leurs lieux de prédilection sont les îles et les territoires méridionaux de l'Italie.
- 28 Sans prétendre à l'exhaustivité, à peu près impossible à atteindre ici, les exemples suivants soulignent bien le risque corsaire couru à cette époque par ces populations côtières. Ciro, modeste bourgade de Calabre, au sud du golfe de Tarente, est attaquée à trois reprises en 1803 par des corsaires qui enlèvent treize personnes le 3 juin, six le 30 juin et six encore le 27 juillet ; ils reviennent à nouveau le 17 et le 27 juillet 1804 et encore en juin 1805 emportant cette fois des pêcheurs à quelques encablures de la côte. La côte méridionale de l'Adriatique, entre Pescara et Brindisi, est attaquée à onze reprises entre mai et novembre 1815 et la liste est longue des agglomérations elles-mêmes, ou leurs proches environs, sont victimes des corsaires : Silvi, Termoli, Vasto, Melito, Pizzo, Montauro, San Foca, Lecce, Ostuni, Brindisi, Carovigno...
- 29 Les îles, plus isolées, sont évidemment des proies tentantes. La Sardaigne, tout comme la Sicile, sont fréquemment attaquées mais ce sont les petites îles qui paraissent les proies les plus faciles aux yeux des corsaires barbaresques. L'exemple le plus spectaculaire est l'attaque dont a été victime Carloforte dans l'île Saint Pierre en septembre 1798.
- 30 L'origine de cette expédition, bien que romanesque, est considérée comme authentique : un marin de l'île de Capraia, marié à une jeune fille de Carloforte s'est cru, à tort ou à raison, trompé ; de dépit, il se serait fait "turc" à Tunis et, pour se venger, aurait convaincu les corsaires d'attaquer l'île Saint Pierre qu'il connaissait bien. Toujours est-il que, dans la nuit du 2 au 3 septembre, environ un millier de Tunisiens, amenés par dix navires, débarquent dans l'île, occupent le rivage et bloquent toutes les issues qui auraient permis à la population de fuir. La sentinelle de garde du château est décapitée avant d'avoir eu le temps de donner l'alarme et une partie des corsaires l'envahissent, jetant l'effroi dans la petite garnison qu'un officier s'efforce, en vain, de rassembler et de mettre en Etat de résister. Les soldats sont capturés et emmenés immédiatement à bord des navires.
- 31 Pendant ce temps, les autres Tunisiens font une décharge générale de leurs armes, ce qui affole la population, puis se répandent dans toute l'île, enfoncent les portes et, à la lueur de leurs torches, se saisissent et enchaînent tous les habitants terrorisés. Peu soucieux des immunités diplomatiques, les corsaires s'emparent également des consuls de Suède, du Danemark, de France, de l'Empire, des Pays-Bas, d'Espagne, ainsi que de leurs familles, après avoir pillé leurs maisons comme toutes celles de l'île ainsi que l'église. Vingt-quatre heures après leur débarquement, dans la nuit du 3 au 4 septembre, les corsaires repartent⁴.
- 32 Le 14 octobre 1799, une flottille de corsaires tunisiens tente de prendre l'île de La Maddalena, au Nord de la Sardaigne. La résistance de la modeste garnison, soutenue par la population, les fait se rembarquer et, le 18 novembre, ils attaquent l'île de Giglio, située entre l'île d'Elbe et Civita Vecchia mais là aussi c'est un échec. Par contre, le 15 octobre 1815, les Tunisiens renouvellent leur exploit de 1798 contre Carloforte en s'attaquant cette fois à l'île voisine, Santo Antioco, où ils s'emparent de 150 personnes.
- 33 La rapidité est la condition essentielle pour la réussite d'une opération d'une telle envergure ce qui explique qu'un certain nombre d'habitants soit parvenu à fuir, à se cacher dans le maquis, à se réfugier sur des îlots proches ou à gagner la côte sarde et

quelques uns, barricadés dans leurs maisons, ont pu résister aux tentatives des corsaires soit environ un millier de personnes. Au total, outre le butin proprement dit, les corsaires transportent à Tunis à peu près 200 hommes, 150 enfants et 550 femmes, soit près de neuf cents personnes, dont une cinquantaine, membres des familles consulaires et Corses ressortissants de la France, nation amie, sont rendus à la liberté par le bey, alors que les autres malheureux vont attendre des années leur libération.

- 34 Malgré son ampleur, cette expédition, la plus importante de cette époque, est caractéristique de ces razzias à terre : les corsaires arrivent par surprise, s'emparent de ce qui est à portée de main, hommes et biens, n'insistent pas en cas de résistance et embarquent le plus vite possible afin de prévenir une éventuelle riposte. La plupart du temps, ils évitent les brutalités et les violences inutiles et, par exemple, il ne semble pas qu'il y ait eu des cas de viols lors de l'attaque de Carloforte.

2 - Les captures à bord des navires

- 35 Si les rares captures de navires de guerre résultent d'un combat victorieux, celles, très nombreuses, de bâtiments de commerce s'effectuent généralement sans violences car ces derniers ne cherchent pas à résister, et n'en ont d'ailleurs pas les moyens. Les corsaires bénéficient de l'effet de surprise, de la terreur qu'ils inspirent, mais utilisent, de préférence, les arguments administratifs et diplomatiques. C'est ainsi qu'en 1798-1799, ils arraisonnent et déclarent de bonne prise une quarantaine de navires, battant pavillon impérial, mais considérés comme vénitiens, ce qui est d'ailleurs vrai !
- 36 Les corsaires jouent sur deux registres. Ils savent fort bien que les navires, autrichiens depuis 1798, étaient vénitiens auparavant, mais ils les considèrent toujours comme tels ce qui leur permet de les arrêter car le tribut vénitien ne leur ait plus payé pour cause de disparition de la république. Ils font semblant d'ignorer leur nouvelle appartenance politique en prétextant qu'ils n'ont pas encore été officiellement avertis du transfert de souveraineté alors que les capitaines ont dans leurs papiers un firman nominatif du Grand Seigneur !
- 37 Le capitaine, Steffano Iovovich, commandant la polacre "*Austria*", rend compte de son aventure au consul autrichien de Tripoli⁵ : le 11 septembre il se trouvait au large du cap Ducato près de Céphalonie quand deux navires corsaires l'arraisonnent, ce qu'il fait sans crainte car il est muni d'un firman du Grand Seigneur par ailleurs en paix avec l'empereur. La bonne foi et la certitude d'être en règle qu'invoque le capitaine autrichien sont confortées, au début, par la courtoisie du raïs tripolitain, au demeurant fort habile : il éloigne d'abord le capitaine de son bâtiment afin de s'en emparer plus aisément, et n'exige l'argent du bord que le lendemain. Les bonnes manières disparaissent une fois à terre où les malheureux sujets de l'empereur, pieds nus, brutalisés et hués par la foule, découvrent alors leur triste condition d'esclaves.
- 38 Leur sort est celui des équipages d'une quarantaine de bâtiments nouvellement autrichiens comme, par exemple, celui du brigantin "*San Giorgio*" commandé par le capitaine Spiro Annetti qui, lui aussi, fait une déclaration à son consul, à Alger cette fois. Il explique qu'il avait été affrété à Livourne pour conduire de Naples à Tunis 26 anciens Barbaresques libérés. Au retour, il est capturé au large de Bizerte le 29 octobre 1799. La scène est exactement la même mais le raïs plus cynique puisqu'il ne prend même pas la peine d'examiner les papiers du capitaine arraisonné et qu'il avoue sans ambages qu'il a ordre d'arrêter tous les bâtiments "impériaux".
- 39 La méthode est naturellement la même qui consiste à réduire l'équipage autrichien et à le remplacer par un important équipage de prise. Là encore la bonne foi du capitaine

impérial est certaine comme d'ailleurs celle de tous les autres commandants de ce pavillon comme le prouve le cas extrême qui est celui du capitaine Ivanich.

- 40 Le 25 août 1799, le brigantin "Amazone", commandé par le capitaine Gaspare Ivanich, quitte Augusta, un port de la Sicile orientale entre Catane et Syracuse, avec un chargement de sel destiné à Trieste. Le lendemain on constate une voie d'eau et les pompes sont mises en marche.
- 41 Malgré cela, le niveau d'eau monte dans la cale, la voie d'eau découverte est importante et comme la mer grossit, le capitaine décide d'alléger le navire en jetant la cargaison à la mer. Le navire continue pourtant à s'enfoncer et le 27 août, à 8 heures du soir, à 120 milles environ à l'est du cap Passaro, la décision est prise d'abandonner le bâtiment qui coule peu après. Le capitaine et ses neuf hommes d'équipage ont embarqué sur la chaloupe du bord en emportant un demi sac de pain, très peu d'eau, une boussole, les papiers du bord et un peu d'argent.
- 42 La mer est mauvaise, il pleut, la direction difficile à établir et la chaloupe erre ainsi jusqu'au matin du 1er septembre où, le temps est rétabli et la côte, reconnue comme étant celle de Libye, à dix milles seulement. La rencontre providentielle d'une barque de pêcheurs les sauve car ces derniers, au vu du firman du Grand Seigneur, acceptent de leur donner de l'eau, de la nourriture et surtout, de les remorquer jusqu'à Tripoli. Une fois en sûreté dans le port, convaincus d'*"essere venuti in luogo amico"*, ils s'endorment, pour être réveillés et conduits devant le *"Raïs di Marina"*.
- 43 Après un interrogatoire courtois sur le naufrage et la présentation des documents du navire, l'équipage est dépouillé des quelques biens qu'il avait pu sauver et notamment l'argent monnayé auquel s'ajoutent les montres de ceux qui en possèdent ainsi que les objets et les vêtements restés dans la chaloupe. Ils sont ensuite conduits au château dans les locaux réservés aux esclaves et : *"subito li misero al travaglio, facendoli portare da un luogo all'altro travi, tavole, pietre, etc. Li miseri, infelici ancora morti dalla fame e dalla sete cascavano quasi per terra ma con tutto ciò dovessero farlo per forza"*.
- 44 Le capitaine proteste, fait avertir le consul, en vain. Au bout de quelques jours, il parvient tout de même à voir le consul pour y faire une déposition détaillée de tout ces *"avvenimenti sinistri che mi potranno arrivare a causa di quest'ingiusta detenzione, schiavitù e perdita delle mie spedizioni"*. Le scénario est le même que celui des autres capitaines autrichiens, aggravé ici par le naufrage et la terrible désillusion de quelqu'un qui se croit sauvé alors qu'il se retrouve réduit en esclavage et condamné à des travaux forcés.
- 45 Le nombre élevé de captures de navires autrichiens, dans des conditions identiques, durant la même période, de juillet 1798 à octobre 1799, par les corsaires des trois Régences, est sans doute plus qu'une simple coïncidence et amène à se poser la question d'une véritable concertation entre elles, question à laquelle on ne peut répondre pour le moment.
- 46 Cette affaire provoque de vigoureuses protestations de la part de l'ambassadeur d'Autriche à Istanbul car ces navires étaient porteurs d'un firman du sultan. Celui-ci envoie alors des émissaires au Maghreb pour faire libérer les équipages autrichiens ainsi que les navires et les cargaisons. Malgré des réticences certaines, les Régences obéissent, prouvant ainsi que l'autorité du sultan n'est pas de pure forme : l'équipage du capitaine Gaspare Ivanich quitte Tripoli après un séjour forcé de 5 mois et 23 jours. Comme certains bâtiments, ainsi que des cargaisons, avaient déjà été vendus, le

gouvernement ottoman accepte de verser 200 000 piastres à titre d'indemnisation, à charge pour les autorités autrichiennes d'effectuer la répartition de cette somme.

47 Si ce qu'on peut appeler l'abus de confiance est à l'origine de la capture des navires autrichiens et des formes policées utilisées par les corsaires, il n'en va de pas de même pour la plupart des autres bâtiments dont ils s'emparent. La description que donne de sa capture le capitaine hollandais Gerrit Metzon dans son *"Journal de captivité à Alger"*⁶, déjà utilisé plus haut, est certainement représentatif de qui est arrivé, à cette époque, à la plupart des victimes des corsaires barbaresques.

48 Le 19 juin 1814, *"Les deux frères"*, bateau de pêche aux harengs de Vlaardingen, commandé par Gerrit Metzon, quitte Cadix chargé de sel et de liège pour les Pays-Bas. Le 25 juin, près du cap Saint Vincent, à l'extrémité Sud-Ouest du Portugal, le navire est arraisonné par trois bâtiments corsaires algériens, deux frégates et un brick, qui s'étaient déjà emparés de deux navires danois et d'un suédois⁷. Immobilisés par le calme plat, les Hollandais voient s'approcher une chaloupe :

[...] nous vîmes, avec terreur et étonnement, les turbans des officiers assis à l'arrière et les rameurs presque nus avec des poignards à côté d'eux ; cela nous annonçait la visite et le sort qui nous attendaient. En accostant, ils sautèrent, poignards à la main, à notre bord [...] et chassèrent nos hommes [qui faisaient la sieste], tout nus qu'ils étaient, sur le pont pendant qu'ils volaient tout ce qu'ils trouvaient. Ils firent sauter les coffres à coups de pieds et ils en sortirent tout ce qui leur plut, de sorte, qu'arrivés quasi nus, ils étaient en moins d'un quart d'heure complètement habillés. Ils jetèrent ce qui restait dans leur chaloupe et ils ne permirent pas à un seul de nos hommes de prendre quelque chose, ni de mettre un vêtement ; ils menaçaient de mort quiconque oserait leur résister. [...] on me traina dans ma cabine, et on me montra qu'il fallait tout leur donner. Comme je ne m'exécutai pas assez vite, aussi bien par chagrin que par dépit, ils me poussèrent hors de la cabine, et, en arrivant dehors, un des Maures me vola ma montre. Ensuite ils enlevèrent tout ce qu'il fut possible d'enlever, le fourrèrent dans des sacs et jetèrent le reste, tel quel, dans leur bateau.

49 Metzon est conduit à bord d'une des frégates et interrogé par son commandant qui, après s'être informé du nom et de la nationalité de son prisonnier, cherche, en vain, à obtenir de lui des renseignements sur les navires présents à Cadix. Il est ramené à son bord d'où sont enlevés le timonier, son fils et le cuisinier.

Nous n'étions alors plus que cinq hommes [...], mais par contre, nous eûmes un capitaine turc pirate, un timonier, trois matelots, un sergent et trois soldats. Nous quittâmes les frégates qui s'éloignèrent vers le Nord et nous vers le Sud. [...] Chacun peut se figurer en quel triste Etat nous nous trouvions, puisque du 25 juin au 19 juillet, nous fûmes obligés de coucher par terre sur des planches nues, et seulement vêtus d'une chemise, d'un vieux pantalon et sans mouchoir ou bonnet sur la tête. [...] nous n'avions plus aucun moyen de faire cuire notre nourriture puisqu'on ne nous avait rien laissé. Par l'intermédiaire de notre passager, [qui parlait italien] nous demandâmes de faire cuire tous les jours une pâtée de lard et de farine qui étaient restés à bord ; ceci nous fut accordé et nous trempâmes dans un peu d'eau salée un petit morceau de viande salée, qu'ensuite nous faisions frire tant de bien que mal dans la poêle. Le capitaine nous autorisa également à prendre une ancre [?] de vin pour nous permettre de boire un coup en mangeant. [...] chaque fois que nous nous trouvions dans le voisinage de bateaux, on nous enfermait tout en bas dans les dortoirs, gardés à l'extérieur par un soldat. [...]

Arrivés à terre, nous fûmes reçus par un jeune monsieur, habillé soigneusement à la Turquie et dont les cheveux avaient été tressés en une longue natte ; c'était un des domestiques chrétiens du Bassa. Il nous fit signe de le suivre, têtes nues, jusqu'à l'endroit où son maître se trouvait. [...] le Bassa nous reçut assis sur un banc de

pierre, les jambes croisées sous le corps à la manière turque, et une pipe à la bouche dont l'extrémité s'appuyait par terre. Il portait une veste brodée d'or garnie de boutons magnifiques en or, un pantalon de la plus fine toile et, sur la tête, un turban à ourlet d'or. D'une voix bourrue, il nous demanda si nous étions des Néerlandais, à quoi nous répondîmes "oui". Ensuite il dit quelques mots à deux personnes qui [...] nous emmenèrent à la Marine et, en passant, nous vîmes un grand nombre de prisonniers réduits en esclavage, occupés à divers travaux, ce qui nous donna une idée de notre sort futur. Ayant passé la porte de la Marine, ils nous firent traverser une grande partie de la ville, dont les rues étaient remplies de nombreux spectateurs, dont plusieurs se moquèrent de nous et nous injurièrent.

50 Passés les bousculades et le pillage systématique du début, en particulier celui des vêtements, les différentes étapes qui suivent la capture du navire se déroulent dans un ordre bien rôdé et déjà observé ailleurs : une partie des Néerlandais est gardée à bord du corsaire tandis que le bâtiment conquis embarque un équipage de prise qui comprend des marins et des janissaires chargés de le conduire au port d'attache du corsaire, ici Alger.

51 Les trois semaines de cohabitation à bord se passent sans drames et sans brutalités inutiles. Par contre, si la comparution devant le dey est de pure forme, l'accueil en ville est difficile et plus encore l'incertitude de l'avenir pour les nouveaux captifs qui ne sont rien d'autre qu'une partie du butin.

III - Captivité et rachat¹ - Le butin humain, les captifs

52 Il s'agit là d'une partie qui évoque naturellement bien des souffrances, pour les marins arrachés à leur navire et plus encore pour les terriens, raziés et emportés loin de chez eux, soumis à un sort rigoureux et à un avenir aussi inquiétant qu'incertain. On a beaucoup écrit sur les esclaves des Barbaresques et nous ne voyons pas, sauf à paraphraser les auteurs qui nous ont précédés, ce que nous pourrions ajouter ici⁸. Notre but est bien davantage d'examiner les aspects démographiques et économiques de l'esclavage, qui sous tendent les mécanismes de la capture et de la libération, ces deux faces complémentaires de l'asservissement.

53 Ce qui frappe quand on tente de mieux discerner les caractères de ce dernier, c'est la grande activité dont il est animé : constamment, de nouveaux esclaves arrivent, d'autres sont libérés, d'autres enfin meurent. C'est ce qu'illustre cette statistique tunisienne qui précise le sort des esclaves du bagne d'Hammouda Bey capturés durant les premières années de son règne⁹ :

affranchis par rachat	92
libérés	2
échangés	2
reniés	2
envoyés en cadeau à l'Ouest	2
morts en esclavage	28

- 54 Sur ces 128 captifs, 96, les trois quarts, ont retrouvé la liberté, la plupart par rachat, presque tous les autres sont morts sur place, généralement de maladie, car on sait que le but de leur capture étant la rançon, les tortures et sévices variés sont en réalité à peu près inexistantes. Les quelques données qui ont pu être rassemblées ici ne fournissent, quand elles sont fiables et complètes ce qui est bien rare, qu'une sorte d'instantané. Le renouveau de la course à la fin du XVIIIe siècle se traduit par une augmentation du nombre total des esclaves, comme le montre le cas d'Alger¹⁰ :

1795 :	630	1813 :	1 645
1799 :	1 050	1815 :	1 487
1802 :	937	1816 :	1 065
1811 :	1 494		

- 55 Les chiffres concernant les esclaves en Tunisie ne sont pas aussi précis : il y aurait près d'un millier d'esclaves en 1806, 1600 en janvier 1810, 1200 en mars 1811. Ce qui est sûr c'est que Lord Exmouth, au printemps de 1816, obtient la libération de pratiquement tous les esclaves détenus dans les Régences soit 1606 à Alger, 900 à Tunis et 580 à Tripoli. Outre ces chiffres globaux, nous avons des informations sur la répartition nationale des esclaves dont la provenance géographique et l'importance numérique reflètent les choix chronologiques de leurs victimes par les corsaires. Là aussi c'est Alger qui fournit les données les plus explicites.
- 56 En 1795, les plus nombreux sont les Espagnols, 217 captifs soit 34,4% du total ; ils sont encore 193 en 1799 mais seulement 33 en 1802 pour disparaître ensuite ; or ils étaient 886 en 1787, chiffre élevé conséquence de la guerre qui a opposé l'Espagne à Alger les années précédentes. Une fois la paix signée en 1792, les Espagnols sont progressivement rachetés et regagnent leur pays.
- 57 Avec des nuances dues à la célérité diplomatique et aux possibilités financières des Etats concernés, ce schéma s'applique aux autres nationalités victimes des corsaires. La guerre avec le Portugal se traduit par un nombre croissant de Portugais parmi les captifs : ils sont 40 en 1795 puis 95 en 1799 ; la victoire, célèbre, du Raïs Hamidou sur une frégate portugaise en 1802, porte ce chiffre à 366 cette année ; ils sont encore 360 en 1811, juste après la signature du traité de paix et sont ensuite tous libérés car on n'en retrouve aucun en 1813.
- 58 Il en va de même des Grecs : ils ne sont que 11 en 1795, mais 372 en 1799, probablement des Ioniens anciens sujets de Venise, pour revenir à 8 en 1802 ; ils réapparaissent une dizaine d'années plus tard bien qu'il s'agisse cette fois de Grecs ottomans, sujets du sultan comme les Algériens ; on en compte 116 en 1811 puis 372 en 1813 ; le firman du sultan d'août 1815 est efficace car ils ne sont plus que 30 à la fin de cette année.
- 59 On trouve encore ces années-là de 150 à 200 habitants de l'Etat pontifical, autant d'Espagnols de Melilla, 33 Sardes, 24 Américains, 26 Autrichiens, 26 "Flamands", en réalité des Hollandais, dont Gerrit Metzou et ses matelots, diversité reflétant le renouveau de l'activité corsaire ces années-là.

- 60 Le cas des Napolitains est plus tragique : il n'y en a aucun en 1795 ni en 1799, mais ils apparaissent en 1802 avec 365 captifs, chiffre porté à 634 en 1811, pour se maintenir à 625 en 1813 et 693 en 1815. La situation est la même dans les autres Régences où les sujets du roi des Deux-Siciles constituent les principaux contingents d'esclaves, 400 Napolitains à Tunis, 422 Napolitains et Siciliens à Tripoli. Leur souverain se refuse en effet à toute initiative diplomatique comme à faire l'effort financier nécessaire pour libérer ses ressortissants.
- 61 La majorité de ces esclaves sont des terriens emportés par familles entières : sur un ensemble de 155 Siciliens libérés en 1804, les adultes, entre 20 et 50 ans, ne représentent que 60% du groupe contre 90 à 95% quand il s'agit de marins, alors que les plus jeunes et les plus âgés constituent les 40% restant dont bon nombre de femmes¹¹. Il faut attendre l'expédition de Lord Exmouth en 1816 pour parvenir à rapatrier les quelque 1500 Napolitains et Siciliens captifs au Maghreb sur un total d'environ 3 000 personnes.
- 62 Bon nombre de captifs, notamment ceux qui appartiennent au bey ou au dey, logés dans les bagnes, sont astreints à un travail souvent très dur, quelquefois à la campagne mais le plus souvent dans l'arsenal, les ateliers ou les chantiers de l'Etat¹², alors que les particuliers leur réservent un sort plus doux.
- 63 Mais, au Maghreb, la finalité de l'esclavage n'est pas d'obtenir une main d'oeuvre à bon compte, même si c'est provisoirement le cas, elle est d'obtenir une rançon contre la remise en liberté des captifs. Razziés à terre ou saisis en mer, leur sort, une fois débarqués à terre, obéit à des règles que précise Venture de Paradis en 1788¹³ :
- Le bey [à Tunis] prend un homme pour le droit de douane sur l'équipage et sur huit hommes. Le capitaine lui revient toujours quand même il n'y aurait que quatre hommes dans la barque. Il s'approprie aussi tous les esclaves en les payant trois cents piastres par tête.
- Le dey [à Alger]...prend le capitaine, le pilote, l'écrivain et le charpentier. Les esclaves sont ensuite vendus à l'encan, et tout ce qu'ils produisent au delà de soixante sequins algériens est pour le "khrasné" [Trésor de l'Etat]. Turc, Maure et Juif sont admis à faire leur offre. S'il y a moins de 8 esclaves, le beylik prend toujours le capitaine pour la douane ; s'il y en a 11, il prend deux personnes, le capitaine et l'écrivain, et un sur dix au dessus de 20.
- 64 Les deux systèmes en usage à Alger comme à Tunis, présentent des points communs. En vertu de leurs fonctions, le dey comme le bey dominant le marché des esclaves, le plus prestigieux car il concrétise la victoire de l'Islam sur ses ennemis, le plus important sur le plan financier mais aussi le plus impliqué dans les relations internationales. Ils prélevent d'autorité d'abord le capitaine, voire aussi les cadres du navire capturé ainsi qu'un homme sur huit.
- 65 Par contre le système diffère pour les autres esclaves : le bey achète tous les esclaves, ou plutôt ceux qui l'intéressent, à un prix moyen fixé à 300 piastres tunisiennes soit 420 francs. Le dey lui les met en vente mais, en prélevant pour le Trésor, au détriment du vendeur, tout ceux qui valent davantage que 60 sequins algériens, 380 francs environ, il décourage partiellement les surenchérisseurs éventuels et peut ainsi acheter les esclaves à un prix, sans doute assez proche de celui que paye le bey. Enfin à Alger, et de plus en plus à Tunis, dey et bey sont également les armateurs du navire corsaire, ce qui, à ce titre, leur vaut d'obtenir directement une bonne partie des esclaves.

2 - Le rachat

- 66 On a vu que le registre des prises d'Alger distingue les captures maritimes des prises terrestres en indiquant le montant du produit de la capture. S'il est impossible de séparer, et donc d'évaluer, la valeur des hommes de celle de la cargaison d'un navire, pas plus que pour une descente à terre, on peut avancer que le butin de ces dernières vaut avant tout par les hommes capturés. En se fondant sur ces données, on peut donc estimer, pour chaque razzia, la valeur moyenne atteinte par ces esclaves :

1798 :	637 francs	1803 :	664 francs
1799 :	758 -	1805 :	734 -
1800 :	823 -	1807 :	973 -
1801 :	718 -	1809 :	553 -
1802 :	665 -		

- 67 Le prix de vente d'un esclave à Alger est compris entre 553 et 973 francs, soit 725 francs en moyenne, chiffres confirmés par les rares annotations du registre qui distinguent, dans le produit de la capture, la valeur de la cargaison de celle de l'équipage dont le nombre est précisé : 722 francs pour les membres de l'équipage de la frégate portugaise prise par le Raïs Hamidou en 1802, 531,5 francs pour les matelots d'un bâtiment sicilien en 1814. Reste donc à déterminer le montant des rançons que les propriétaires d'esclaves exigent, et obtiennent après marchandage, pour les rendre à la liberté.
- 68 Il y d'abord le cas exceptionnel, la chance, qu'espèrent tous les corsaires, celle qui, par la capture d'un très haut personnage, est susceptible de leur apporter la fortune. Le 26 juillet 1797, une galiote corsaire tunisienne s'empare d'un navire de commerce grec, qui se rend de Palerme à Naples.
- 69 L'un des passagers se révèle être une importante personnalité, en l'occurrence Giovan Luigi Moncada, prince de Paterno, duc de San Giovanni, comte de Caltanissetta et autres lieux. Conduit à Tunis, logé, non au bagne, mais chez un négociant français, le prince devient alors l'enjeu d'une discussion diplomatique-financière serrée entre l'Etat napolitain et la Régence de Tunis. La rançon initiale de 600 000 piastres fortes espagnoles, 3 240 000 francs, est diminuée de moitié puis l'accord est conclu sur la base suivante : 60 000 piastres, 324 000 francs, sont versés immédiatement, ce qui permet au prince de quitter Tunis le 17 décembre 1797 pour Malte d'où il regagne la Sicile. Le reste de la somme, 240 000 piastres, qui doit être versée par fractions échelonnées, ne sera jamais payée, ce qui entraîne des tensions entre les deux Etats et, chose plus étonnante, un procès devant le Haut Tribunal de Commerce du royaume. Celui-ci tranche en faveur du bey de Tunis contre le prince... qui fait appel. A la mort d'Hammouda Pacha, l'affaire traîne toujours et, en 1823, son successeur envisageait de relancer l'affaire¹⁴ !
- 70 Le rang social, la fonction exercée, la fortune supposée, le sexe et l'âge conditionnent le montant de la rançon exigée. Une transaction individuelle permet, en général, une libération plus rapide, mais coûte plus cher et ne concerne évidemment que des captifs de condition aisée.

- 71 Pour nous en tenir à des Siciliens captifs à Tunis, quatre bourgeois payent environ 8 200 francs chacun en 1802 pour être libérés tandis que les prêtres sont estimés valoir 7 500 francs chacun. Par contre en 1812, les 394 Siciliens, toujours présents en Tunisie, sont libérés collectivement sur la base de 315 piastres espagnoles, 1700 francs, par personne¹⁵.
- 72 A cette époque, les libérations collectives sont fréquentes, elles font appel à l'opinion publique et mettent en jeu la diplomatie, ce qui implique nécessairement le concours des Etats. Les interventions gouvernementales se font au détriment des anciennes institutions charitables spécialisées, les Trinitaires et les Mercédares notamment, qui ont d'ailleurs disparu dans les territoires sous domination française comme beaucoup d'ordres religieux.
- 73 Le traité qui met fin à la guerre entre les Etats-Unis et la Régence de Tripoli organise l'échange des cent prisonniers tripolitains contre autant d'Américains et le versement de 60 000 dollars pour les deux cents autres soit 300 dollars, 1500 francs, par homme¹⁶. En avril 1816, l'amiral Exmouth exige, et obtient, la libération des 422 Napolitains captifs à Tripoli pour la somme forfaitaire de 50 000 piastres espagnoles soit 640 francs par personne, ce qui est relativement peu, mais à ce moment le pacha de Tripoli n'est pas en position de marchander¹⁷.
- 74 Mais l'affaire de razzia collective la plus tristement célèbre est celle des habitants de Carloforte déportés à Tunis le 2 septembre 1798. Une fois celle-ci connue, les particuliers comme le seigneur de l'île ainsi que les autorités sardes, y compris le roi de Piémont, se mobilisent pour obtenir la libération des Carlofortins. Le bey lui-même, qui aurait désapprouvé cette expédition, les facilite en permettant aux captifs de rester ensemble et en interdisant de les vendre aux Algériens ou à des particuliers.
- 75 Les discussions s'engagent au début de 1799 : Tunis réclame d'abord 300 sequins par personne, soit 2 475 piastres tunisiennes, 3 465 francs, par personne plus 10% pour le sâhib at-tabaa et divers dignitaires tunisiens, mais finalement, en juin, l'accord se fait sur mille piastres, soit 1400 francs, plus 10% pour les dignitaires tunisiens. Malheureusement la guerre envahit le Piémont et les Carlofortins semblent bien oubliés. Le retour de la paix en 1801 en Europe ravive le problème : le tzar Alexandre Ier intervient auprès du sultan qui, en août 1802, envoie un firman au bey lui intimant l'ordre de libérer les captifs... sans grand effet.
- 76 C'est l'intervention de Bonaparte en 1802 qui se révèle décisif. Après l'échange de 22 captifs tunisiens à Cagliari contre autant de sardes, les autres sont libérés moyennant le versement de 95 000 piastres espagnoles pour les 630 captifs encore présents à Tunis, soit 810 francs par personne. Le 20 juin 1803, les derniers Carlofortins retrouvent leur patrie et les libérés antérieurs, soit au total 755 personnes. Durant ces cinq années, 11 ont été vendus à des Algériens dès leur arrivée, 23 ont été libérés auparavant, 6 se sont convertis à l'Islam, 117 sont morts en Tunisie et on a enregistré 95 naissances.
- 77 Les captifs, victimes des corsaires maghrébins, se répartissent en trois groupes :
- - les riches, libérés assez rapidement, dont la rançon négociée individuellement par des particuliers, membres de leurs familles ou institutions, est élevée, voire très élevée ; ils sont une réelle source de richesse pour leurs propriétaires généralement les chefs des Régences.
 - - les pauvres, marins, pêcheurs, paysans, qui, le plus souvent, obtiennent leur liberté après de longues années passées dans des bagnes et qui bénéficient d'une libération collective obtenue par leur gouvernement par versement d'une somme forfaitaire. Le prix payé par

personne est généralement assez médiocre, de 600 à 1700 francs par personne pour un prix d'achat compris entre 500 et 1000 francs.

- - les esclaves libérés sans rançon à la suite d'un échange avec des captifs maghrébins, ou pour respecter des accords diplomatiques antérieurs, ou bien encore à la suite d'une guerre perdue. Dans le premier cas c'est ce qui se passe pour une centaine de marins américains en 1805 à Tripoli ; les équipages des navires austro-vénitiens capturés en 1799 sont libérés gratuitement dans les semaines et les mois qui suivent leur capture ; après le terrible bombardement que fait subir la flotte de Lord Exmouth à Alger en 1816, les 1606 esclaves détenus sont remis en liberté sans rançon.
- 78 Si la majorité des esclaves sont employés à des tâches souvent pénibles, subvenant ainsi à leurs besoins, une partie notamment, parmi les terriens, sont trop faibles ou incapables de travailler et sont donc à la charge de leurs maîtres. En outre les décès sont assez fréquents parmi les esclaves, 15% des Carlofortins sont morts à Tunis en moins de cinq ans.
- 79 Ces inconvénients se cumulent avec les libérations gratuites, les rançons médiocres auxquelles s'ajoutent les investissements importants que nécessitent la course, ce qui amène à se poser la question du profit de l'esclavage au Maghreb en ce début du XIXe siècle... sans pouvoir vraiment y répondre! Rappelons que les mutations survenues à cette époque dans les marines maghrébines rendent inutile la présence de rameurs sur les navires corsaires.
- 80 De toute façon réduire l'esclavage au Maghreb à sa seule dimension économique serait un contresens car il est bien davantage. Il fait partie intégrante de la course à l'origine même des Régences, il apporte la preuve tangible de leurs luttes victorieuses contre les infidèles, justifiant ainsi leur existence et le maintien de leurs structures sociales.

NOTES

1. - Cité par G. Jaeger, "Les préjugés littéraires de l'imagerie barbaresque en pays chrétien (1630-1830)", *Méditerranée, mer ouverte* (Ch. Villain-Gandossi, L. Durteste et S. Bussutil), Malte, 1997, Tome I, p. 444-458.
2. - Panzac, D, *Les corsaires barbaresques. La fin d'une épopée 1800-1820*, C. N. R. S. Editions, Paris, 1999, p. 77.
3. - G. Metzon, *Journal de captivité à Alger*, Leide, 1950, p. 58.
4. - S. Bono, *I Corsari barbareschi*, Turin, 1964, p. 180-183.
5. - Archivio di Stato di Trieste. Gov. Per litt., Com. per i barb., B. 2.
6. - Metzon, *Journal de captivité*
7. - "En l'année mil deux cent vingt neuf (1814) deux frégates ont pris aux Suédois un navire chargé d'étoffes et deux bâtiments hollandais chargés de sel et d'étoffes", Devoulx, *Registre des prises maritimes*, Alger, 1872, p. 99.
8. - Les deux ouvrages de S. Bono, *I corsari barbareschi* et *Corsari nel Mediterraneo*, Milan, 1993, présentent longuement ce problème et comportent une importante bibliographie sur cette question.

9. - L. Valensi , "Esclaves chrétiens et esclaves noirs à Tunis au XVIIIe siècle", *Cahiers de Tunisie*, 43, 1963, p. 71-83.
 10. - A. Devoulx , *Tachrifat. Recueil de notes historiques sur l'administration de l'ancienne Régence d'Alger*, Alger, 1852, p. 87.
 11. - Bono , *Sicilian i nel Maghreb*, Trapani, 1989, p. 31.
 12. - "Le Hadj Ali Pacha ordonna à son ministre Omar Agha de faire un pont sur l'Oued Chelif. Ce travail fut confié à des ouvriers et des manœuvres, à savoir : plus de trois cents musulmans et cent soixante sept esclaves mécréants de la nation grecque. Il fut travaillé à ce pont pendant deux mois, jour et nuit et il se trouva achevé le 30 redjeb 1229" [18 juillet 1814]. *Tachrifat* , p. 79.
 13. - Venture de Paradis , *Tunis et Alger au XVIIIe siècle*, Paris, 1982, p. 61.
 14. - Bono , *Sicilian i nel Maghreb* , p. 95-103.
 15. - Bono , *Sicilian i nel Maghreb*, p. 30-34.
 16. - R. C. Anderson , *Naval wars in the Levant (1559-1853)*, Liverpool, 1952, p. 425.
 17. - E. Rossi , *Storia di Tripoli e della Tripolitana dalla conquista araba al 1911*, Rome, 1968, p. 273.
-

AUTEUR

DANIEL PANZAC

CNRS - IREMAM- Aix-en-Provence